

Brèves littéraires

Brèves

De l'adolescence à la lumière

Michel Gosselin

Volume 9, numéro 1, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gosselin, M. (1993). De l'adolescence à la lumière. *Brèves littéraires*, 9(1), 23–25.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

MICHEL GOSSELIN

De l'adolescence à la lumière *

L'immense salle d'étude pleine de pensionnaires penchés sur leur pensum de la fin de semaine. J'ai à lire un recueil de poésie. Je préfère le sport. Je lève les yeux. Le préfet de discipline ferme les regards égarés. Encore quatre ans. Je prends le livre. *Poèmes*. Je regarde la dernière de la couverture. La photo d'une jeune femme. Le sourire et les yeux. Je lis le commentaire de l'éditeur : «Parole juste *qui rompt le silence comme du pain*, chant qui s'épanouit dans une ferveur secrète, là où toutes les existences ont la même faim et la même soif».

J'ai faim et j'ai soif de vivre en ces années de parole étouffée. J'ouvre le recueil. Je bois chaque page. J'apprends les vers incisifs qui mobilisent ma tardive révolte.

*Les morts m'ennuient
Les vivants me tuent.*

*

*Il y a certainement quelqu'un
Qui m'a tuée
Puis s'en est allé
Sur la pointe des pieds
Sans rompre sa danse parfaite.*

*

La sagesse m'a rompu les bras, brisé les os.

Je découvre, adolescent, l'alchimie des mots, la fonction du verbe, l'éclat de la parole.

Le lundi matin notre professeur nous remet les corrections d'une version latine faite quelques jours plus tôt en classe. Il peste d'abord contre notre trahison puis contre notre style tarabiscoté, alambiqué, entortillé, nébuleux, filandreux et confus, enfin contre nos amphigouris ! C'est alors qu'il nous montre bien haut le recueil d'Anne Hébert, nous demande d'une voix émue si nous l'avons lu. Nos yeux encore noyés de la nuit. Le séculier parle d'un travail de bénédictin, d'un style ciselé, clair, pur. Il se tait tout à coup. Le voilà qui nous fouille l'âme comme s'il cherchait un péché. «Avez-vous déjà oublié ce que vous avez appris en versification ?» Le magister-séculier se râcle la gorge et d'une voix de stentor déclame :

*Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.*

Anne Hébert a sûrement lu, comme vous, l'*Art poétique* de Boileau, mais ce poète, à la différence de vous, a compris ce qu'elle a lu.

*J'ai mon cœur au poing
Comme un faucon aveugle.*

Vos vers ont embrasé ma mémoire tout au long de mes jeunes années rebelles, vos mots ont façonné mon âme. Des nouvelles aux romans. De la maîtrise au théâtre. Des propos aux confidences. Des entrevues aux entretiens, je vous ai suivie. Et puis, un jour, je vous ai rencontrée. Le jeune sportif a rendez-vous avec son héros. Un rêve caressé, poli à grands flots de silence. Vous parlez d'exigence, de ferveur et de patience. Vous

souriez à l'enfant qui demeure béat devant tant de simplicité et de générosité. Le modèle est encore plus magnifique.

Aujourd'hui, je répète l'histoire au quotidien. À mon tour d'entretenir la ferveur chez mes étudiants comme le faisait si bien ce séculier. À mon tour de les empoigner à lire vos œuvres. À mon tour de scander : «Vingt fois sur le métier...» À mon tour de... Je devrais peut-être commencer à appliquer dans mes écrits ce que j'enseigne avec tant de force... Ou revenir au sport ?

Penché sur la page blanche, j'entends la pluie grise au dehors. Vos mots s'infiltrèrent par les interstices du rideau : exigence, ferveur et patience. Votre sourire et votre regard au-delà de l'Atlantique. Je me remets au travail. On prévoit cet été, Mme Hébert, un bel été pluvieux.

** Texte lu le 13 juin 1993
au Théâtre du parc Jacques-Cartier de Sherbrooke,
lors du brunch littéraire de
l'Association des auteurs des Cantons de l'Est.*
